

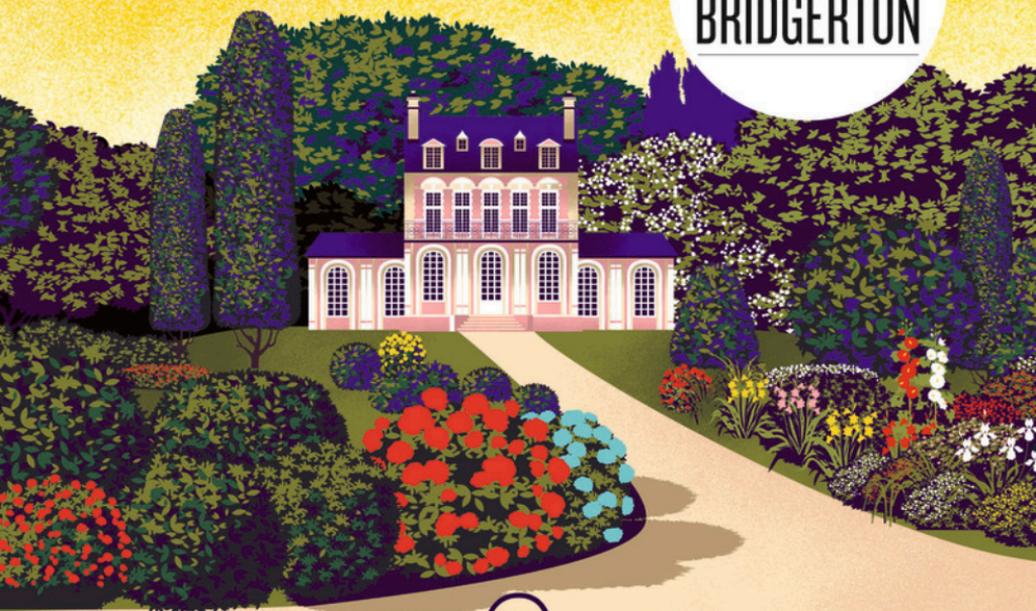
JULIA QUINN

LA CHRONIQUE DES

ROKESBY

1 & 2

AVANT
LES
BRIDGERTON



Julia Quinn

Connue sous le pseudonyme de Julia Quinn, Julie Pottinger naît en 1970 aux États-Unis. Spécialiste de la Régence, cette très grande dame de la romance a écrit une vingtaine de livres, tous des best-sellers. Surprenant de la part de cette jeune diplômée de Harvard qui a longtemps cherché sa voie avant de publier son premier roman, *Splendide*, à l'âge de 24 ans. Sa vocation trouvée, elle se voit décerner le Rita Award pendant deux années consécutives et le *Time Magazine* lui a consacré un article. Sa célèbre série *La chronique des Bridgerton* a été traduite dans le monde entier et adaptée par Netflix.

LA CHRONIQUE DES

ROKESBY

Aux Éditions J'ai lu

**LA CHRONIQUE
DES BRIDGERTON**

- 1 – Daphné et le duc
N° 8890
- 2 – Anthony
N° 8960
- 3 – Benedict
N° 9081
- 4 – Colin
N° 9258
- 5 – Éloïse
N° 9284
- 6 – Francesca
N° 9365
- 7 – Hyacinthe
N° 9393
- 8 – Gregory
N° 9415
- 9 – Des années plus tard
N° 11580

La chronique des Bridgerton 1 & 2
La chronique des Bridgerton 3 & 4
La chronique des Bridgerton 5 & 6
La chronique des Bridgerton 7 & 8
La chronique des Bridgerton 9 suivie de
Les chroniques de lady Whistledown

- Splendide
N° 9303
- L'insolente de Stannage Park
N° 9724
- Comment séduire un marquis ?
N° 9742
- Trois mariages et cinq prétendants
N° 10918
- Quatre filles et un château
N° 11587

LES BEVELSTOKE

- Les carnets secrets de Miranda
N° 9835
- Mademoiselle la curieuse
N° 9894
- Ce que j'aime chez vous
N° 12658

**LES DEUX DUCS
DE WYNDHAM**

- 1 – Le brigand
N° 11745
- 2 – M. Cavendish
N° 11774

**LE QUARTET
DES SMYTHE-SMITH**

- 1 – Un goût de paradis
N° 11779
- 2 – Sortilège d'une nuit d'été
N° 11882
- 3 – Pluie de baisers
N° 11903
- 4 – Les secrets de sir Richard
Kenworthy
N° 11915

LES ROKESBY

- 1 – À cause de Mlle Bridgerton
N° 11987
 - 2 – Un petit mensonge
N° 12119
 - 3 – L'autre Mlle Bridgerton
N° 12747
 - 4 – Tout commença par un esclandre
N° 13099
- Mariages à l'écossaise
N° 13316

JULIA QUINN

À CAUSE
DE
MLLE BRIDGERTON

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Léonie Speer*



Déjà parus sous les titres :
Les Rokesby 1 – À cause de Mlle Bridgerton
Les Rokesby 2 – Un petit mensonge

Titre original
BECAUSE OF MISS BRIDGERTON

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Julie Cotler Pottinger, 2016

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2017

Titre original
THE GIRL WITH THE MAKE-BELIEVE HUSBAND

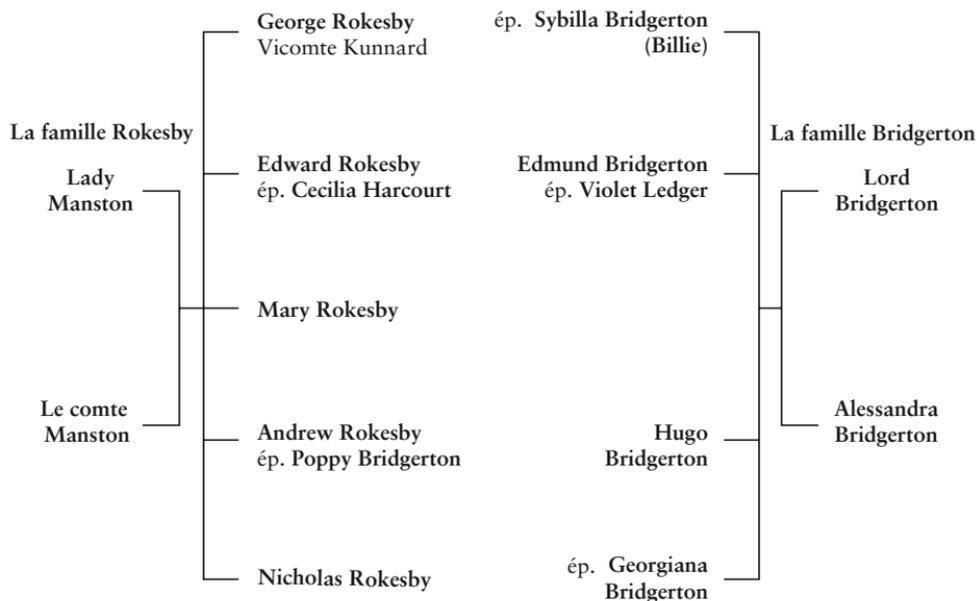
Éditeur original
Piatkus, Londres

© Julie Cotler Pottinger, 2017

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2018

Pour la présente édition
© Éditions J'ai lu, 2022

Les Rokesby & les Bridgerton



*À Susan Cotter.
Tu m'impressionnes tous les jours.*

*Et à Paul, aussi.
Un coup de téléphone au bon moment est le signe d'un excellent mari.
Puisse-tu toucher le ciel, cette fois.*

1

*Le toit d'une ferme abandonnée à mi-chemin
entre Aubrey Hall et Crake House, Kent, Angleterre,
1779*

Ce n'était pas que Billie Bridgerton manquât de bon sens. Au contraire, elle se considérait comme l'une des personnes les plus raisonnables qui fût. Mais comme tout être sensé, il lui arrivait de négliger sa petite voix intérieure. Il ne s'agissait pas d'imprudence, elle en était certaine. Non, lorsqu'elle ignorait une incitation à la prudence, c'était une décision consciente, prise après une analyse (plus ou moins) approfondie de la situation. Et il est vrai que lorsque Billie prenait une décision que le reste de l'humanité aurait trouvée parfaitement absurde, elle retombait la plupart du temps sur ses pieds.

Sauf exception.

Comme en cet instant...

Elle foudroya son compagnon du regard.

— J'ai bien envie de t'étrangler.

Le compagnon en question émit un « miaou » sceptique. Billie laissa alors échapper un grognement peu distingué.

Le chat prêta l'oreille, jugea ce bruit indigne d'intérêt et entreprit de se lécher la patte.

Après avoir examiné les impératifs jumeaux de dignité et de bienséance, Billie décida qu'ils étaient tous les deux surestimés et répliqua en tirant la langue.

Elle ne se sentit pas mieux pour autant.

Avec un soupir excédé, elle leva les yeux vers le ciel pour tenter d'évaluer l'heure. Le soleil se dissimulait avec constance derrière une couche de nuages, ce qui lui compliquait la tâche. Mais il devait être au moins 16 heures. Elle avait quitté le village à 14 heures, et cela devait faire à peu près une heure qu'elle était coincée ici. Si elle ajoutait à cela le temps du trajet...

Oh, bon sang, quelle importance ? Savoir l'heure ne l'aiderait pas à descendre de ce fichu toit !

— Tout est ta faute ! lança-t-elle d'un ton accusateur.

Comme on pouvait s'y attendre, le chat ne lui prêta pas la moindre attention.

— Qu'est-ce qui t'a pris de monter dans cet arbre ? N'importe quel idiot aurait su que tu ne serais pas capable d'en redescendre.

Et n'importe quelle idiote l'aurait laissé là-haut. Mais pas Billie, qui avait entendu ses miaulements déchirants, et qui était déjà à mi-hauteur de l'arbre avant de s'avouer qu'elle n'éprouvait pas la moindre affection pour les chats.

— Vraiment, je ne t'aime pas, lui dit-elle.

Elle parlait à un chat. À quoi en était-elle réduite !

Elle changea de position et fit la grimace quand son bas s'accrocha à l'un des bardeaux délavés du toit. Son pied ripa, et sa cheville, déjà douloureuse, protesta violemment.

Plus exactement, ce fut sa bouche qui protesta. Car Billie ne put retenir un cri. Ça faisait très mal !

Ç'aurait pu être pire, supposait-elle. Elle se trouvait à environ huit pieds du toit de la ferme lorsque le chat

avait craché en tendant vivement vers elle une patte aux griffes acérées, et tous deux avaient dégringolé.

Inutile de dire qu'après avoir chuté avec une grâce acrobatique, le chat était retombé sur ses quatre pattes sans une égratignure.

Billie, de son côté, ne savait pas exactement comment elle était retombée. Quoi qu'il en soit, elle avait mal au coude, sa hanche la brûlait, et sa veste était déchirée, sans doute par la branche qui avait amorti sa chute aux deux tiers de la hauteur.

Le pire cependant, c'était sa cheville, qui lui faisait un mal de chien. Si elle avait été chez elle, elle aurait surélevé son pied à l'aide de coussins. Elle avait été témoin de tant d'entorses – ses propres chevilles et, plus souvent encore, celles des autres – qu'elle connaissait la marche à suivre. Compresse froide, repos, et un frère ou une sœur auprès d'elle pour satisfaire ses moindres requêtes.

Où donc étaient ses laquais quand elle avait besoin d'eux ?

C'est alors qu'elle surprit un mouvement au loin. Et à moins que la faune locale n'eût décidé de devenir bipède, il s'agissait incontestablement d'un être humain.

— Coucouuuuu ! cria-t-elle avant de se raviser.
À l'aide !

Sauf si sa vue lui jouait des tours, ce qui était exclu – même sa meilleure amie, Mary Rokesby, admettait que les yeux de Billie Bridgerton ne pouvaient être que parfaits –, l'humain en question appartenait au sexe masculin. Et aucun homme de sa connaissance n'ignorerait un appel au secours féminin.

— À l'aide ! cria-t-elle de nouveau.

Elle éprouva un soulagement non négligeable lorsque l'homme s'immobilisa. Elle n'aurait su dire s'il s'était tourné dans sa direction – la perfection de sa vision

avait des limites –, aussi cria-t-elle de nouveau, cette fois à pleins poumons. Et elle faillit éclater en sanglots lorsque le gentleman – oh, pourvu que ce soit un gentleman, sinon par la naissance, du moins par le tempérament ! – se dirigea vers la vieille ferme.

Sauf que Billie n'aurait pas éclaté en sanglots, car cela ne lui arrivait jamais. Elle n'était pas ce genre de femme, et ne le serait jamais.

Elle ravala néanmoins une espèce de hoquet inattendu.

— Par ici ! appela-t-elle tout en ôtant sa veste afin de pouvoir l'agiter au-dessus de sa tête.

Il ne servait à rien d'essayer de sauvegarder sa dignité. Après tout, elle était coincée sur un toit avec une cheville foulée et un chat galeux.

— Monsieur ! Aidez-moi ! S'il vous plaît !

Après avoir légèrement corrigé sa trajectoire, l'homme leva la tête. Et même s'il était encore trop loin pour que Billie distingue ses traits, elle *sut*.

Non... Non ! N'importe qui, mais pas *lui* !

Sauf que bien sûr, c'était lui.

Qui d'autre aurait pu passer par là au pire moment qui fût, alors qu'elle se trouvait dans une situation des plus incongrues et des plus humiliantes ?

— Bonjour, George, le salua-t-elle lorsqu'il fut suffisamment près pour l'entendre.

Les mains sur les hanches, George plissa les yeux.

— Billie Bridgerton.

Elle s'attendait qu'il ajoute : « J'aurais dû m'en douter. »

Il s'en abstint, et son irritation s'en trouva accrue. Le monde ne tournait pas rond lorsqu'elle ne parvenait pas à prédire chacune des paroles pompeuses qui franchissaient les lèvres de George Rokesby.

— Tu prends le soleil ? s'enquit-il.

— Oui, je me disais que quelques taches de rousseur supplémentaires ne me feraient pas de mal, riposta-t-elle.

Au lieu de répondre, il ôta son tricorne, et la lumière accrocha un reflet auburn dans son épaisse chevelure, qu'il ne pourrait pas. Puis il observa Billie assez longuement, et enfin, après avoir posé avec soin son chapeau sur les vestiges d'un mur de pierres, il leva de nouveau les yeux et avoua :

— Je ne prétendrai pas que je suis désolé. Pas vraiment.

Un certain nombre de reparties brûlèrent la langue de Billie, mais elle se rappela que George Rokesby était le seul être humain en vue, et que si elle souhaitait rejoindre le sol avant Noël, elle allait devoir se montrer aimable avec lui.

Jusqu'à ce qu'il l'eût secourue, du moins.

— Au fait, comment t'es-tu retrouvée là-haut ? ajouta-t-il.

— À cause du chat, répondit-elle entre ses dents.

— Ah !

— Il était dans l'arbre, précisa-t-elle, Dieu sait pourquoi.

Après tout, il ne lui avait rien demandé de plus.

— Je vois.

Vraiment ? Elle en doutait.

— Il miaulait. Je pouvais difficilement l'ignorer.

— Non, tu en étais incapable, bien sûr.

Même si son ton était tout à fait cordial, Billie était convaincue qu'il se moquait d'elle.

— Certains d'entre nous sont des individus attentionnés et compatissants, répliqua-t-elle en desserrant à peine les dents.

Il inclina la tête de côté.

— Bons envers les petits enfants et les animaux ?

— Exactement.

Il arqua le sourcil droit de cette manière exaspérante propre aux Rokesby.

— Certains d'entre nous, déclara-t-il d'une voix traînante, sont bons envers les *grands* enfants et les animaux.

Billie se mordit la langue. D'abord au sens figuré, puis au sens propre. « Sois aimable, s'adjura-t-elle. Même si cela te tue... »

George eut un sourire qui aurait pu être innocent si un pli, à la commissure de ses lèvres, ne l'avait trahi.

— Vas-tu m'aider à descendre, bon sang ? finit-elle par s'écrier.

— Quel langage !

— Appris de tes frères, je te signale.

— Oh, je sais ! Je n'ai jamais réussi à les convaincre que tu étais une fille.

Billie s'assit sur ses mains. Elle s'assit *bel et bien* sur ses mains, de crainte de céder à l'irrésistible envie de bondir du toit pour l'étrangler.

— Je n'ai d'ailleurs jamais réussi à *me* convaincre que tu étais vraiment humaine, ajouta-t-il d'un ton désinvolte.

Les doigts de Billie se crispèrent, jusqu'à former des griffes qui, tout compte fait, n'avaient rien de confortable.

— George...

Elle entendit un millier de choses différentes dans sa voix : supplication, douleur, résignation, remémoration...

Car ils avaient une histoire commune, tous les deux. En dépit de leurs différences, lui était un Rokesby, elle une Bridgerton – autant dire qu'ils appartenaient presque à la même famille.

Leurs maisons, Crake House pour les Rokesby, Aubrey Hall pour les Bridgerton, étaient éloignées d'à peine une lieue. Les seconds vivaient depuis plus longtemps que les premiers dans cet endroit verdoyant du Kent. Ils s'y étaient installés au début du *xvi*^e siècle, lorsque Henri VIII avait octroyé une terre, ainsi que le titre de vicomte, à James Bridgerton.

Les Rokesby, en revanche, avaient obtenu un titre plus prestigieux dès 1672. L'histoire raconte qu'un baron Rokesby particulièrement entreprenant avait rendu un service insigne à Charles II. Lequel, pour le remercier, l'avait nommé premier comte de Manston. Les détails de cette accession à un rang supérieur se perdaient un peu dans la nuit des temps, mais il était en général admis qu'un carrosse, un rouleau de soie turque et deux maîtresses royales y tenaient un rôle important.

Billie le croyait volontiers. Le charme était héréditaire, n'est-ce pas ? Si George Rokesby, sérieux et ennuyeux comme il l'était, incarnait parfaitement l'héritier d'un comté, Andrew, son frère cadet, possédait cette joie de vivre pleine de malice qui lui aurait certainement valu l'affection d'un libertin notoire tel que Charles II. Les autres frères Rokesby n'étaient pas d'aussi mauvais sujets, encore que Nicholas, à quatorze ans seulement, n'eût peut-être pas dit son dernier mot. Mais tous l'emportaient incontestablement sur George en matière de charme et d'amabilité.

George.

Billie et lui ne s'étaient jamais aimés. Pour l'heure, elle pouvait difficilement se plaindre, vu que George était le seul Rokesby disponible. Edward jouait de l'épée, du pistolet ou de Dieu sait quoi dans les Colonies ; Nicholas était à Eton, jouant probablement, lui aussi, de l'épée ou du pistolet (avec beaucoup moins de dommages, fallait-il espérer) ; quant à Andrew, s'il était

dans le Kent pour quelques semaines, c'était avec un bras cassé, conséquence d'un acte de bravoure dans la marine. Il ne lui aurait été d'aucun secours.

Non, il n'y avait que George, et Billie allait devoir se montrer courtoise avec lui.

Elle lui sourit donc. Enfin, elle étira les lèvres.

Il soupira, quoique sans exagération.

— Je vais voir si je peux trouver une échelle.

— Merci, dit-elle d'un ton guindé.

Mais il ne l'entendit sans doute pas. George avait toujours marché à grandes enjambées rapides, et il avait tourné à l'angle de la bâtisse avant qu'elle puisse faire preuve de davantage de politesse.

Environ une minute plus tard, il réapparut, chargé d'une échelle qui n'avait pas dû servir depuis la Glorieuse Révolution.

— Que s'est-il passé, exactement ? s'enquit-il en rapprochant l'échelle du rebord du toit. Cela ne te ressemble pas, de te retrouver coincée.

Venant de lui, c'était ce qui ressemblait le plus à un compliment.

— Le chat ne m'a pas été aussi reconnaissant de mon aide que je m'y attendais, répondit-elle, foudroyant l'ingrat du regard.

L'échelle heurta le toit avec un bruit sec, puis George commença à grimper.

— Tu crois qu'elle va résister ? s'inquiéta Billie quand elle entendit craquer les échelons de bois.

Les craquements cessèrent un instant.

— Qu'elle résiste ou pas n'a guère d'importance, tu ne crois pas ?

Billie déglutit avec peine. Une autre qu'elle n'aurait peut-être pas su interpréter ces paroles. Mais elle connaissait cet homme depuis aussi loin que remontaient ses souvenirs, et George Rokesby possédait une

qualité intrinsèque : c'était un gentleman. Jamais il ne renoncerait à voler au secours d'une demoiselle en détresse, échelle vermoulue ou pas.

Elle avait des ennuis ? Il se portait à son secours. Même s'il la trouvait exaspérante.

Ce qui était le cas, elle le savait. Il n'avait jamais fait d'efforts pour le dissimuler. Pour être honnête, elle non plus.

La tête de George apparut, et ses yeux bleus – tous les Rokesby, sans exception, avaient les yeux bleus – s'étrécirent.

— Tu portes des culottes, constata-t-il avec un profond soupir. J'aurais dû m'en douter.

— Je n'aurais pas tenté de grimper à l'arbre en robe, figure-toi.

— Non, tu es bien trop sensée pour cela.

Billie choisit de ne pas relever le sarcasme.

— Il m'a griffée, dit-elle en indiquant le chat du menton.

— Vraiment ?

— Nous sommes tombés.

George leva les yeux.

— Une jolie chute.

Billie suivit son regard. La branche la plus proche se trouvait à cinq pieds, et elle n'était pas tombée de la branche la plus proche.

— Je me suis fait mal à la cheville, admit-elle.

— C'est ce que je subodorais. Sinon, poursuivit-il comme elle lui adressait un regard interrogateur, tu te serais contentée de sauter.

Par-dessus l'épaule de George, elle jeta un coup d'œil à la terre durcie qui entourait la bâtisse. Celle-ci avait dû appartenir à un fermier prospère, car elle comportait un étage.

— Non, déclara-t-elle après avoir évalué la distance, c'est trop haut.

— Même pour toi ?

— Je ne suis pas idiote, George.

Il n'acquiesça pas aussi vite qu'il l'aurait dû. Il n'acquiesça même pas du tout, mais se contenta de dire :

— Très bien. Je vais t'aider à descendre.

Billie inspira à fond, puis expira.

— Je te remercie.

Il la dévisagea avec une curieuse expression. De l'incrédulité, peut-être, à l'entendre prononcer les mots « te » et « remercie » dans une même phrase ?

Elle contempla le ciel, le nez froncé.

— La nuit va bientôt tomber. Ç'aurait été horrible d'être bloquée... Je te remercie, répéta-t-elle après s'être raclé la gorge.

Il se contenta d'incliner brièvement la tête.

— Te sens-tu capable de descendre à l'échelle ?

— Je crois, oui, assura-t-elle, consciente que l'épreuve s'annonçait abominablement douloureuse.

— Je pourrais te porter.

— Sur l'échelle ?

— Sur mon dos.

— Il est hors de question que je monte sur ton dos.

— Ce n'est pas là que je te voudrais, marmonna-t-il.

Billie lui décocha un regard acéré, mais il grimpaît déjà deux échelons supplémentaires. Ses hanches se retrouvèrent à la hauteur du rebord du toit.

— Bien. Tu peux te lever ?

Comme elle le fixait sans mot dire, il expliqua :

— Je voudrais voir quel poids ta cheville peut supporter.

— Ah ! Bien sûr.

Elle aurait sans doute dû y renoncer. La pente du toit était telle qu'il lui fallait ses deux pieds pour conserver

son équilibre, or le droit était à peu près inutilisable. Elle essaya néanmoins, parce qu'elle refusait d'afficher une quelconque faiblesse devant cet homme ; ou, peut-être, parce que essayer était dans sa nature ; ou, tout simplement, parce qu'elle ne prit pas le temps de la réflexion. Quoi qu'il en soit, elle se leva, trébucha et se rassit illico.

Non sans avoir laissé échapper un cri étranglé.

Il ne fallut qu'une seconde à George pour la rejoindre.

— Espèce de petite idiote, marmonna-t-il, mais son ton était plus affectueux qu'il ne l'avait jamais été. Tu permets que je regarde ?

À contrecœur, Billie lui tendit le pied. Elle avait déjà enlevé son soulier.

Il prit son talon d'une main et fit doucement bouger son pied de l'autre.

— C'est douloureux ici ? demanda-t-il en appuyant légèrement sur l'extérieur de sa cheville.

Billie ne put retenir un sifflement de douleur et hocha la tête.

— Et là ?

De nouveau, elle hocha la tête.

— Mais pas autant.

— Et si je fais...

Un éclair de douleur lui traversa la cheville, si intense que, sans même y penser, elle lui arracha son pied des mains.

— Je suppose que cela veut dire oui, commenta-t-il, les sourcils froncés. Je ne crois toutefois pas qu'elle soit cassée.

— Évidemment qu'elle n'est pas cassée !

C'était une exclamation ridicule, vu que la chose n'avait rien d'évident. Mais George Rokesby avait depuis toujours l'art de faire sortir Billie de ses gonds, et la douleur n'arrangeait rien.

— C'est une entorse, décréta-t-il, ignorant son éclat.

— Je sais, s'écria-t-elle avec la même véhémence.

À cet instant, elle se détestait.

— Bien sûr que tu le sais, dit-il avec un sourire neutre.

Elle aurait voulu le tuer.

— Je descendrai le premier, reprit-il. Ainsi, si tu trébuches, je pourrai te retenir.

Billie acquiesça d'un signe de tête. C'était une tactique sage. La seule possible, du reste, et elle aurait été stupide d'argumenter simplement parce que c'était lui qui l'avait proposée. Même si, en toute honnêteté, ç'avait été sa première réaction.

— Prête ?

De nouveau, elle acquiesça.

— Tu ne crains pas que je te fasse dégringoler de l'échelle ?

— Non.

Aucune justification. Un simple « non ». Comme s'il était absurde de poser la question.

Billie releva la tête pour le dévisager. Il paraissait si solide, si fort, si... fiable. Il avait toujours été fiable, à vrai dire. Sauf que jusqu'à présent il l'exaspérait bien trop pour qu'elle s'en rende compte.

Avec précaution, il retourna vers le bord du toit, pivota afin de poser le pied sur le barreau supérieur de l'échelle.

— N'oublie pas le chat, dit Billie.

— Le chat, répéta-t-il en lui jetant un regard incrédule.

— Je ne vais pas l'abandonner après m'être donné tout ce mal.

George serra les dents, grommela quelques mots sans doute grossiers et tendit les bras pour saisir le chat.

Qui le mordit.

— Espèce de fils de...

Billie recula légèrement. George paraissait prêt à arracher la tête de quelqu'un, et elle était plus près de lui que le chat.

— Ce chat peut aller rôtir en enfer, gronda George.

— D'accord.

Sa célérité à approuver lui valut un coup d'œil stupéfait. Elle tenta de sourire, puis se contenta d'un haussement d'épaules. Elle avait deux frères de sang, plus trois quasi-frères chez les Rokesby. Quatre si elle incluait George, ce qu'elle n'était pas certaine de désirer.

Elle comprenait donc les hommes, et savait quand elle avait intérêt à se taire.

En outre, elle en avait assez de ce maudit chat. Il ne serait pas dit que Billie Bridgerton était sentimentale. Elle avait essayé une première fois de sauver cet animal pouilleux parce que c'était la chose à faire, puis elle avait réessayé, ne serait-ce que pour ne pas perdre le bénéfice de ses efforts précédents, mais là...

— Tu te débrouilles, lança-t-elle au félin.

— Je passe le premier, déclara George. Je veux que tu restes juste derrière moi durant la descente. Comme cela, si tu perds l'équilibre...

— Nous tombons tous les deux ?

— Je te rattrape, grogna-t-il.

Billie plaisantait, mais il ne lui sembla pas judicieux de le souligner.

George se prépara à descendre. Cependant, au moment où il tendait le pied vers le premier barreau, le chat, apparemment mécontent d'être ignoré, poussa un feulement à vous glacer le sang et se précipita entre les jambes de George. Ce dernier partit en arrière, les bras battant l'air.

Sans réfléchir, Billie bondit et l'agrippa par sa redingote pour le retenir.

— L'échelle ! hurla-t-elle.

Mais il était trop tard. Sous leurs yeux, l'échelle s'écarta, pivota et, avec une grâce étrange, se coucha sur le sol.

Il serait juste de dire que George Rokesby, fils aîné du comte de Manston et actuellement connu dans le monde civilisé comme le vicomte Kennard, était un gentleman de caractère égal. Il avait des gestes calmes et sûrs, un esprit d'une logique imperturbable, et une façon d'étrécir les yeux qui lui assurait de voir ses souhaits et ses désirs exaucés avec la plus grande diligence.

Il serait également juste de dire que si Mlle Sybilla Bridgerton l'avait soupçonné d'être à deux doigts de lui sauter à la gorge, elle aurait eu l'air bien plus effrayée par lui que par l'obscurité grandissante.

— Voilà qui est vraiment fâcheux, déclara-t-elle, les yeux rivés sur l'échelle.

George ne dit rien. Cela valait mieux.

— Je sais à quoi tu penses, reprit-elle.

Il ne desserra les dents que le temps de répliquer :

— Je n'en suis pas sûr.

— Tu essaies de déterminer lequel des deux tu préférerais jeter du toit. Le chat ou moi.

Elle était bien plus près de la vérité qu'on n'aurait pu le supposer.

— J'essayais juste d'aider, se défendit-elle.

— Je sais, dit-il d'un ton censé décourager toute conversation ultérieure.

En pure perte, car Billie continua :

— Si je ne t'avais pas rattrapé, tu serais tombé.

— Je sais !

Elle se mordilla la lèvre inférieure et, l'espace d'un instant béni, il crut qu'elle allait abandonner le sujet. Mais non.

— C'est ton pied, en fait...

George releva imperceptiblement la tête. Juste pour signifier qu'il avait entendu.

— Je te demande pardon ?

— Ton pied, répéta-t-elle en désignant d'un signe de tête le pied en question. Tu as donné un coup dans l'échelle.

— Tu ne vas quand même pas m'accuser d'être responsable ! lança-t-il, renonçant à affecter l'indifférence.

— Non, bien sûr que non, dit-elle vivement, enfin consciente du danger. C'est juste que tu...

George plissa les yeux.

— Peu importe, marmonna-t-elle.

Elle posa le menton sur ses genoux pliés et laissa son regard errer sur la campagne. Non qu'il y eût quoi que ce soit à voir. Le seul élément mouvant était le vent, qui signalait sa présence en agitant discrètement les feuilles des arbres.

— Je pense qu'il reste une heure avant que le soleil ne se couche, risqua-t-elle. Peut-être deux.

— Nous ne serons plus là lorsqu'il fera nuit.

Elle le regarda, puis reporta les yeux sur l'échelle. Son expression, quand elle le regarda de nouveau, donna à George une furieuse envie de la laisser dans l'ignorance.

Hélas, il en fut incapable ! Vingt-sept années durant, on lui avait inculqué les règles d'un comportement chevaleresque, et il n'aurait jamais pu se montrer aussi cruel avec une femme. Même pas *elle*.

— Andrew devrait passer d'ici une trentaine de minutes, dit-il.

— Quoi ?

Billie eut d'abord l'air soulagée, puis irritée.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? Je n'arrive pas à le croire ! Tu me laissais penser que nous étions immobilisés ici pour la nuit.

Il observa le visage courroucé de Billie Bridgerton, le fléau de son existence depuis sa naissance, vingt-trois ans plus tôt. Les joues rouges, la bouche pincée, elle le fusillait du regard comme s'il lui avait fait un affront inqualifiable.

— Une minute s'est écoulée entre le moment où l'échelle a heurté le sol et le moment présent, répliquait-il froidement. Dis-moi, je te prie, quand, durant ton analyse de ce mouvement au cours duquel mon pied a touché l'échelle, j'étais censé te fournir cette information ?

La commissure de ses lèvres frémit, mais ce ne fut pas pour donner naissance à un sourire suffisant ou sarcastique. Chez n'importe qui d'autre, George se serait attendu à de l'embarras, peut-être même à de la contrition. Mais il s'agissait de Billie Bridgerton, et elle ne connaissait pas l'embarras. Billie Bridgerton se contentait de faire ce qui lui passait par la tête, et au diable les conséquences. Elle avait agi ainsi toute sa vie, entraînant généralement la moitié du clan Rokesby dans son sillage.

Et le pire, c'était que tout le monde lui pardonnait toujours. À cause de sa manière d'être, qui ne relevait pas exactement du charme, mais plutôt d'une confiance en soi ahurissante et, apparemment, irrésistible. Elle était adorée de sa famille, de la famille de George et du village tout entier. Elle avait un immense sourire et un rire contagieux, mais, au nom du Ciel,

comment se faisait-il qu'il fût la seule personne en Angleterre à mesurer le danger qu'elle constituait pour l'humanité ?

Elle s'était foulé la cheville ? Ce n'était pas la première fois ! Elle s'était aussi cassé le bras, de manière spectaculaire, bien sûr. Elle avait alors huit ans, et était tombée de cheval. Un hongre à peine dressé qu'elle n'aurait certainement pas dû monter, et encore moins inciter à sauter une haie. L'os s'était parfaitement remis, bien entendu, Billie ayant toujours une chance invraisemblable. Quelques mois plus tard, elle reprenait ses extravagances et personne n'avait songé à la réprimander. On ne lui avait rien dit lorsqu'elle avait monté à califourchon, en culottes, ce fichu hongre auquel elle avait de nouveau fait sauter cette fichue haie. Et quand l'un des frères cadets de George avait tenté de l'imiter et s'était démis l'épaule...

Eh bien, tout le monde avait ri. Les parents de George, comme ceux de Billie. Et aucun d'entre eux n'avait jugé prudent de confisquer le cheval et d'obliger Billie à enfiler une robe. Ou, mieux encore, de l'expédier dans l'une de ces écoles pour jeunes filles qui enseignaient la broderie et les bonnes manières.

Le bras d'Edward pendait hors de sa cavité. Hors de sa cavité ! Et le bruit que cela avait fait lorsque le palefrenier en chef l'avait remis en place...

George frissonna. C'était le genre de bruit qu'on ressentait plus qu'on ne l'entendait.

— Tu as froid ? s'enquit Billie.

George secoua la tête. Elle, en revanche, avait peut-être froid. La redingote qu'il portait était bien plus épaisse que sa veste.

— Et toi ?

— Non.

George l'observa avec attention. Elle était du genre à essayer de tenir bon, et à ne pas lui permettre de se conduire en gentleman.

— Tu me le dirais si tu avais froid ?

Elle leva la main comme pour prononcer un serment.

— Je te le promets.

George s'estima satisfait. Billie ne mentait pas et ne brisait pas ses promesses.

— Andrew était au village avec toi ? demanda-t-elle, les yeux fixés sur l'horizon.

— Oui, nous devons voir le forgeron. Ensuite, il s'est arrêté pour parler au pasteur. Je n'avais pas envie d'attendre.

— Bien sûr, murmura-t-elle.

— Qu'est-ce que c'est censé signifier ?

Elle entrouvrit les lèvres, mais ce ne fut qu'au bout d'un moment qu'elle avoua :

— Je n'en sais rien, en fait.

George lui coula un regard mauvais avant de reporter son attention sur le toit. Non pas qu'il puisse faire quoi que ce soit ; ce n'était toutefois pas dans sa nature de rester assis et d'attendre. Qui sait si en réexaminant le problème, il ne...

— On ne peut rien faire sans l'échelle, lança Billie avec désinvolture.

— J'en ai bien conscience, répliqua-t-il.

— Tu regardais autour de toi, dit-elle avec un haussement d'épaules, comme si...

— Je sais ce que je faisais !

Les lèvres pincées, elle arqua les sourcils, à la façon exaspérante des Bridgerton. « Pensez ce que vous voulez, semblait-elle dire. Je ne suis pas dupe. »

Ils demeurèrent silencieux un moment. Puis, d'une petite voix qu'il ne lui connaissait pas, elle demanda :

— Tu es certain qu'Andrew passera par ici ?

George hocha la tête. Son frère et lui s'étaient rendus à pied au village. Ce n'était pas leur mode de transport habituel, mais Andrew, récemment nommé lieutenant dans la Royal Navy, s'était cassé le bras en effectuant une acrobatie quelconque au large du Portugal et avait été renvoyé chez lui en convalescence. Marcher lui était plus facile que de monter à cheval, en outre, il faisait exceptionnellement beau pour un mois de mars.

— Il est à pied, expliqua-t-il. Comment pourrait-il faire autrement que passer par ici ?

Les chemins ne manquaient pas dans les environs, mais tous ajouteraient au moins un quart de lieue au trajet de retour.

— À moins que quelqu'un ne propose de le déposer en voiture, fit remarquer Billie, qui scrutait toujours le lointain.

George se tourna lentement vers elle, stupéfié par le manque total de... de quoi que ce soit dans son ton. Pas une once de supériorité, d'agacement, ni même d'inquiétude. Juste une simple, et très bizarre, constatation : « Hum, voilà la chose désastreuse qui pourrait advenir. »

— C'est tout à fait possible, ajouta-t-elle. Tout le monde aime Andrew.

C'était la vérité. Charmeur et insouciant, Andrew séduisait tout le monde, depuis le pasteur du village jusqu'aux servantes de la taverne. N'importe qui se rendant dans la même direction que lui lui offrirait de le reconduire.

— Il marchera, assura George. Il a besoin d'exercice.

— Andrew ? fit Billie, dubitative.

George haussa les épaules.

— En tout cas, il aura envie de prendre l'air. Il grimpe aux murs depuis le début de la semaine. Notre

mère a essayé de le contraindre au lit et au bouillon de légumes.

— Pour un bras cassé ? ricana Billie, avant de se laisser aller à glosser.

George lui jeta un coup d'œil oblique.

— Tu te réjouis du malheur des autres ?

— Toujours.

Il sourit malgré lui. Il lui était difficile de se formaliser, vu qu'il avait passé la semaine à s'amuser de l'agacement de son frère, voire à y contribuer.

Avec précaution, Billie changea de position.

— Attention à ton pied, ne put-il s'empêcher de dire.

Elle hocha la tête et tous deux retombèrent dans le silence. Même s'il regardait droit devant lui, George avait conscience du moindre des mouvements de la jeune femme. Elle repoussa une mèche de cheveux de ses yeux, puis tendit le bras devant elle, et son coude craqua comme le bois d'une vieille chaise. Enfin, avec la ténacité dont elle faisait preuve en toute circonstance, elle revint au sujet de leur précédente conversation.

— Il n'empêche que quelqu'un a pu le ramener.

George faillit sourire.

— Ce n'est pas à exclure.

Elle se tut quelques secondes, avant de reprendre :

— Il ne va pas pleuvoir, apparemment...

George regarda le ciel. Il y avait bien quelques nuages, mais ils ne paraissaient pas menaçants.

— ... et puis, on s'inquiétera de notre absence.

— De la mienne, au moins, dit-il, s'autorisant un sourire narquois.

Elle lui décocha un coup de coude dans les côtes, si bien envoyé qu'il ne put s'empêcher de rire.

— Vous êtes une horrible personne, George Rokesby, déclara-t-elle, quoique avec un sourire jusqu'aux oreilles.

Il rit de nouveau, surpris du plaisir qu'il prenait à ces taquineries. Il n'aurait pas prétendu que Billie et lui étaient amis – ils s'étaient affrontés trop souvent –, mais c'était une figure familière. Certes, il l'avait déploré plus d'une fois, pas à cet instant, cependant.

— Eh bien, je suppose qu'il n'y a personne d'autre avec qui je préférerais être coincée sur un toit, déclara-t-elle.

Il tourna brusquement la tête pour la regarder.

— Oh là là, mademoiselle Bridgerton, est-ce un compliment ?

— Ce n'est pas évident ?

— De ta part ? insista-t-il.

Elle eut un adorable sourire en coin.

— Je le mérite, sans doute. Mais, tu sais, tu es très fiable.

— Fiable.

— Oui, très.

George se surprit à plisser les sourcils. Pourquoi ? Il n'en avait pas la moindre idée.

— Si je ne m'étais pas foulé la cheville, continua Billie, je suis certaine que j'aurais trouvé un moyen de descendre.

Il la regarda sans chercher à dissimuler son scepticisme. Et quel était le rapport avec sa fiabilité ?

— Ne viens-tu pas de dire que c'était trop haut pour sauter ?

— Si, en effet, admit-elle avec un petit geste désinvolte de la main. Mais j'y serais arrivée.

— Sûrement, acquiesça-t-il, en grande partie parce qu'il manquait d'énergie pour dire autre chose.

— Le fait est, continua-t-elle, que tant que je suis ici avec toi...

Elle pâlit soudain. Même ses yeux, habituellement d'un brun très sombre, parurent se voiler.

Le cœur de George cessa de battre. Il n'avait jamais, au grand jamais, vu une telle expression sur le visage de Billie Bridgerton.

Elle était terrifiée.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il.

— Tu ne crois pas...

Il attendit, mais les mots refusaient apparemment de franchir ses lèvres.

— Quoi donc ?

Son visage prit une nuance verdâtre.

— Tu ne crois pas que quelqu'un pourrait penser que tu... que nous...

Elle déglutit avant d'achever :

— ... que nous avons disparu... *ensemble* ?

Le monde vacilla sur son axe.

— Grands dieux, non ! s'écria George.

— Je sais, dit-elle en hâte. Je veux dire... toi et moi. C'est ridicule.

— Absurde.

— Quiconque nous connaît...

— ... saura que jamais nous ne...

— Et pourtant...

Cette fois, sa voix mourut dans un chuchotement désespéré.

— Quoi ? demanda-t-il avec impatience.

— Si, finalement, Andrew ne passe pas par ici... Et qu'on s'aperçoit de ton absence... et de la mienne...

Elle leva vers lui un regard horrifié.

— Quelqu'un finira bien par se rendre compte que nous avons disparu tous les deux.

— Où veux-tu en venir ?

Elle pivota pour le regarder en face.

— Pourquoi ne supposerait-on pas que... ?

— Parce que les gens ont un cerveau, la coupa-t-il. Il ne viendrait jamais à l'idée de quiconque que je puisse être avec toi *exprès*.

Billie tressaillit.

— Oh, eh bien, merci !

— Es-tu en train de me dire que tu souhaiterais le contraire ?

— Non !

George leva les yeux au ciel. Ah, les femmes ! Et pourtant, il s'agissait de Billie. La femme la moins féminine qu'il connaisse.

— Indépendamment de ce que tu penses de moi, *George...*

Comment parvenait-elle à faire ainsi sonner son prénom comme une insulte ?

— ... je dois penser à ma réputation. Certes, ma famille me connaît et, ajouta-t-elle non sans réticence, elle te fait sans doute suffisamment confiance pour savoir que notre disparition simultanée ne signifie rien d'inconvenant...

Elle s'interrompt et se mordilla la lèvre, l'air préoccupée et, pour dire la vérité, vaguement indisposée.

— Mais le reste du monde pourrait ne pas se montrer aussi compréhensif, acheva-t-il à sa place.

— Voilà.

— Si on ne nous retrouve pas avant demain matin... reprit-il, s'adressant surtout à lui-même.

Ce fut Billie qui termina cette phrase effroyable.

— Tu seras obligé de m'épouser.

— Qu'est-ce que tu fais ? cria Billie.

George avait bondi sur ses pieds avec une célérité proprement dangereuse et se penchait à présent par-dessus le rebord du toit, le front plissé.

À croire qu'il résolvait des équations mathématiques compliquées.

— Je vais descendre de ce fichu toit.

— Tu vas te tuer.

— C'est possible, acquiesça-t-il, la mine sombre.

— Au moins, je me sens appréciée, riposta Billie.

Il se retourna et, la regardant d'un air supérieur :

— Tu veux peut-être m'épouser ?

— Jamais ! dit-elle avec un frisson ostensible.

Cela dit, une femme n'aimait pas penser qu'un homme préférerait se jeter d'un toit simplement pour se soustraire à cette éventualité.

— Sur ce point, mademoiselle, nous sommes d'accord.

Aïe ! Cela faisait mal. Quelle ironie ! Elle se moquait bien que George ne veuille pas se marier avec elle. D'ailleurs, la plupart du temps, elle ne l'aimait pas. Et elle savait que le jour où il daignerait choisir une épouse, l'heureuse élue ne lui ressemblerait pas du tout.

Il n'empêche que cela faisait mal.

La future lady Kennard serait délicate et féminine. Elle aurait été élevée pour régner sur une luxueuse demeure,

et non pour gérer un domaine. Elle serait vêtue à la dernière mode, ses cheveux seraient poudrés et coiffés avec art, et, même si elle possédait une constitution d'acier, elle dissimulerait celle-ci sous une évanescence de bon aloi.

Les hommes comme George aimaient à se considérer comme forts et virils.

Tandis que Billie l'observait, il posa les mains sur ses hanches. Bon, elle devait le reconnaître, il était fort et viril. Mais il était comme les autres hommes ; il était attiré par les coquettes qui lui faisaient les yeux doux par-dessus leur éventail.

— C'est un désastre, cracha-t-il.

— Tu ne t'en aperçois que maintenant ?

Il la foudroya du regard en guise de réponse.

— Pourquoi es-tu incapable d'être gentil ? lâcha Billie.

— Gentil ?

Seigneur, pourquoi avait-elle dit cela ? À présent, elle allait devoir s'expliquer.

— Comme le reste de ta famille.

— Gentil, répéta-t-il, puis il secoua la tête, comme s'il ne parvenait pas à croire à son effronterie.

Gentil.

— Moi, je suis gentille, affirma-t-elle.

Elle le regretta aussitôt, parce qu'elle n'était pas précisément « gentille ». Du moins, pas en permanence, et sans doute pas à cet instant. Mais elle avait sûrement des excuses car, après tout, il s'agissait de George Rokesby, et qu'elle ne pouvait pas se retenir.

Lui non plus, apparemment.

— As-tu jamais remarqué, commença-t-il d'une voix qui manquait singulièrement de gentillesse, que j'étais gentil avec tout le monde, sauf avec toi ?

De nouveau, Billie fut piquée au vif. Sans raison, puisqu'ils ne s'étaient jamais aimés.

Quoi qu'il en soit, elle ne le lui laisserait pas voir.

— Ce que je pense, c'est que tu essayais de m'insulter, déclara-t-elle avec dédain.

Il s'attendait manifestement qu'elle poursuive car, lorsqu'elle s'en tint là, il insista :

— Mais... ?

Haussant les épaules, elle fit mine de s'absorber dans la contemplation de ses ongles. Quand elle les regarda réellement, elle s'aperçut qu'ils étaient d'une saleté repoussante.

Encore un trait qu'elle ne partageait pas avec la future lady Kennard.

Elle compta mentalement jusqu'à cinq. George allait bien finir par exiger une explication, de ce ton tranchant qu'il avait perfectionné avant même d'avoir l'âge de se raser. Mais il ne prononça pas un mot. Finalement, ce fut elle qui perdit ce combat, aussi muet que ridicule, qui se jouait entre eux. Elle releva la tête.

En fait, George ne la regardait même pas.

Elle le maudit.

Et elle se maudit d'être incapable de tenir sa langue. N'importe quelle personne dotée d'un minimum de retenue aurait su qu'il valait mieux garder le silence. Pas elle.

— Si tu ne possèdes pas suffisamment de...

— Ne le dis pas, lui conseilla-t-il.

— ... générosité d'esprit pour...

— Je te donne un avertissement, Billie.

— Vraiment ? J'ai plutôt l'impression que tu me menaces.

— C'est ce que je vais faire si tu ne fermes pas...

Il étouffa un juron et tourna abruptement la tête dans la direction opposée.

Billie tortilla un fil sur son bas, la bouche pincée en une moue tremblante. Elle aurait dû se taire. Elle l'avait su alors même qu'elle prononçait les mots. George Rokesby avait beau être pompeux et exaspérant, c'était entièrement sa faute, à elle, s'il était retenu sur ce toit. Et rien ne justifiait qu'elle se montre aussi provocatrice.

Mais il y avait quelque chose en lui – un talent particulier que lui seul possédait – qui ôtait à Billie le bénéfice de l'expérience et de la maturité, et la poussait à réagir comme une gamine de six ans. S'il s'était agi de quelqu'un d'autre, de n'importe qui d'autre, elle aurait été louée comme la plus raisonnable des femmes de toute l'histoire de la chrétienté. On aurait colporté, une fois qu'ils auraient eu quitté ce maudit toit, des récits sur sa bravoure et son ingéniosité. Et avec raison, parce que, comme tout le monde le savait, elle était raisonnable, brave et ingénieuse.

Sauf en présence de George Rokesby.

— Je suis désolée, marmonna-t-elle.

George tourna lentement la tête.

— J'ai dit que j'étais désolée, répéta Billie d'une voix plus forte.

Elle avait l'impression d'avalier une purge, mais elle n'avait pas le choix. Toutefois, que Dieu ait pitié de George s'il l'obligeait à se répéter encore une fois ! Elle pouvait en rabattre de sa fierté, quoique jusqu'à un certain point. Et il devait le savoir, puisqu'il était exactement comme elle.

Leurs regards se croisèrent, puis tous deux baissèrent les yeux. Après quelques instants, George déclara :

— Nous ne sommes pas au mieux de notre forme, ni l'un ni l'autre.

Billie déglutit. Peut-être aurait-elle dû ajouter quelque chose. Mais elle avait eu si peu de chance jusqu'à

présent dans ses déclarations qu'elle se contenta de hocher la tête, se jurant de ne plus ouvrir la bouche jusqu'à ce que...

— Andrew ? murmura George.

Billie releva brusquement la tête.

— Andrew ! hurla alors George.

Billie scruta la lisière du champ et... oui, c'était bien lui !

— Andrew ! appela-t-elle en tentant machinalement de se lever.

Avant de retomber sur les fesses avec un « aïe ! » retentissant.

George ne lui accorda pas même un coup d'œil, occupé qu'il était à faire des moulinets vigoureux avec ses bras.

Andrew ne risquait pas de les manquer vu la manière dont ils s'égosillaient, néanmoins, s'il accéléra l'allure, Billie ne s'en rendit pas compte. Mais c'était Andrew. Sans doute devait-elle s'estimer heureuse qu'il ne se soit pas laissé aller à un fou rire inextinguible. Elle savait déjà qu'il n'était pas près de leur laisser oublier l'incident.

— Coucou là-haut ! cria-t-il, goguenard, dès qu'il fut plus près.

Billie jeta un coup d'œil à George. Elle n'apercevait que son profil, mais s'il paraissait soulagé de voir son frère, il semblait aussi curieusement sombre. Après réflexion, ce n'était pas si curieux. Les taquineries qu'elle s'appropriait à subir de la part d'Andrew, George en serait victime au centuple.

Malgré son bras en écharpe, ce dernier marchait d'un pas alerte, le visage fendu d'un grand sourire.

— De toutes les surprises les plus délicieuses... Si j'avais songé...

Il s'arrêta pour lever un index élégant – geste universel pour demander un instant de silence –, puis il secoua la tête comme pour reprendre le cours de ses réflexions.

— ... et pensé encore, et pensé toujours, pendant des années, poursuivit-il avec un gloussement, jamais je ne serais parvenu à...

— Contente-toi de nous faire descendre de ce fichu toit, aboya George.

Billie ne put qu'approuver son ton.

— J'ai toujours trouvé que vous feriez un couple splendide, tous les deux, déclara Andrew d'un air narquois.

— Andrew, gronda Billie.

— Vraiment, vous n'aviez pas besoin d'en venir à de telles extrémités pour un instant d'intimité. Nous aurions tous été trop heureux de vous l'offrir.

— Arrête ! lui intima Billie.

Andrew fit mine de froncer les sourcils, mais ce fut en riant qu'il répliqua :

— Tu veux vraiment prendre ce ton, ma petite Billie ? C'est moi qui suis sur la *terra ferma*, je te rappelle.

— S'il te plaît, Andrew, dit-elle, s'efforçant de se montrer polie et raisonnable. Nous apprécierions beaucoup que tu nous aides.

— Ma foi, c'est demandé si gentiment, murmura Andrew.

— Je vais le tuer, déclara Billie entre ses dents.

— Et moi, je vais lui casser l'autre bras, grommela George.

Billie ravala un rire. Si Andrew n'avait pas pu les entendre, elle lui jeta néanmoins un coup d'œil. Et s'aperçut qu'il fronçait les sourcils, sa main valide posée sur la hanche.

— Qu'y a-t-il, maintenant ? demanda George.

— Je ne sais pas si vous vous en rendez compte, répondit son frère, les yeux fixés sur l'échelle, mais ça ne va pas être facile, avec une seule main.

— Sors ton bras de l'écharpe, suggéra George.

Son dernier mot fut couvert par le hurlement de Billie.

— Ne le sors pas de l'écharpe !

— Tu veux vraiment rester sur ce toit ? répliqua George d'une voix sifflante.

— Ou courir le risque qu'il se blesse de nouveau ?

Certes, ils avaient plaisanté sur l'éventualité de lui casser l'autre bras. Mais franchement ! Andrew était dans la marine, et il était indispensable que l'os de son bras se ressoude correctement.

— Tu serais prête à m'épouser pour épargner son bras ?

— Je ne vais pas t'épouser, rétorqua-t-elle. Andrew peut aller chercher de l'aide si besoin est.

— Le temps qu'il revienne avec un homme valide, nous aurons passé plusieurs heures seuls ici.

— Et tu as une si haute opinion de tes prouesses viriles qu'à ton avis les gens vont croire que tu as réussi à me compromettre sur un toit ?

— Crois-moi, n'importe quel homme sensé saurait que tu es définitivement impossible à compromettre.

Le front plissé par la perplexité, Billie réfléchit quelques instants. La complimentait-il sur sa rectitude morale ? Puis elle comprit...

— Tu es méprisable, siffla-t-elle.

C'était la seule réplique envisageable. Parce que « Tu ne peux pas savoir le nombre d'hommes qui aimeraient me compromettre » manquait cruellement de dignité, d'esprit et... d'honnêteté.

— Andrew, reprit George, de cette voix hautaine qui trahissait l'aîné de la fratrie, je te donne cent livres pour

enlever ton bras de cette écharpe et remettre l'échelle en place.

Cent livres ?

Billie tourna vers lui un regard incrédule.

— Tu es fou ?

— Oh, je ne sais pas ! répondit Andrew. Peut-être que vous regarder vous entre-tuer vaut bien cent livres.

— Ne joue pas à l'imbécile, lança George en lui jetant un regard furieux.

— Tu n'hériterais même pas, souligna Billie.

Non pas qu'Andrew eût jamais souhaité succéder à son père en tant que comte de Manston. Il aimait trop sa liberté pour aspirer à ce genre de responsabilités.

— Ah oui, Edward ! dit Andrew avec un soupir exagéré, faisant allusion au second fils Rokesby, de deux ans son aîné. L'empêcheur d'hériter en rond. Ce serait suspect, non, si vous périssiez tous les deux dans des circonstances curieuses ?

Il y eut un silence gêné quand tous prirent conscience qu'Andrew avait peut-être évoqué un peu légèrement un sujet qui ne se prêtait pas à la désinvolture. En effet, Edward Rokesby avait choisi la voie la plus illustre pour un fils cadet : il était à présent capitaine dans le 54^e régiment d'infanterie de Sa Majesté. Plus d'un an auparavant, il avait été envoyé dans les Colonies d'Amérique et avait combattu avec vaillance lors de la bataille de Quaker Hill. Après avoir passé plusieurs mois dans le Rhodes Island, il avait été muté au quartier général britannique, à New York. Les nouvelles de lui parvenaient trop rarement à sa famille pour que celle-ci soit rassurée.

— Si Edward mourait, rétorqua George, je ne crois pas qu'on pourrait décrire les circonstances comme « curieuses ».

— Oh, franchement, arrête d'être tout le temps aussi sérieux ! dit Andrew en levant les yeux au ciel.

— Ton frère risque sa vie pour son roi et pour son pays, lui rappela George d'une voix crispée, même pour lui.

— Moi aussi, fit remarquer Andrew avec un sourire froid. Du moins, un os ou deux, ajouta-t-il en levant son bras bandé.

Billie coula un regard incertain à George. Comme il était courant pour un troisième fils, Andrew n'était pas allé à l'université, mais était entré directement dans la Royal Navy. Il avait été promu lieutenant un an plus tôt. S'il n'était pas exposé au danger aussi souvent qu'Edward, il portait néanmoins son uniforme avec fierté.

George, de son côté, n'avait pas été autorisé à s'engager. En tant qu'héritier du comté, il était jugé trop précieux pour être exposé aux balles des mousquets américains. Cela l'ennuyait-il que ses frères défendent leur pays, et pas lui ? Avait-il jamais désiré combattre ?

Billie s'étonna... Pourquoi ne s'était-elle encore jamais posé la question ? Il est vrai qu'elle n'accordait guère de pensées à George Rokesby à moins qu'il ne se tienne devant elle. Mais les vies des Rokesby et des Bridgerton étaient si étroitement liées qu'elle s'étonnait de ne pas en savoir davantage.

Elle regarda tour à tour les deux frères, qui n'avaient pas échangé un mot depuis un moment. Andrew fixait sur son aîné son regard d'un bleu glacial empreint d'une lueur de défi. George soutenait son regard avec une expression que Billie ne parvenait pas à identifier. Ce n'était pas exactement de la colère. Du moins, ce n'était plus de la colère. Mais pas non plus du regret ni de l'orgueil.

Les racines de cette conversation étaient bien plus profondes que ce qui affleurait à la surface.

— Eh bien, moi, j'ai risqué ma vie et ma cheville pour un chat ingrat, déclara-t-elle, désireuse de revenir à un sujet qui prêtait moins à la controverse.

— Vraiment ? s'étonna Andrew en se penchant sur l'échelle. Je croyais que tu n'aimais pas les chats.

L'expression de George, lorsqu'il pivota vers elle, allait au-delà de l'exaspération.

— Parce que tu n'aimes même pas les chats ?

— Tout le monde aime les chats, se hâta d'affirmer Billie.

Les yeux de George s'étrécirent, et elle comprit qu'il ne croyait pas à son sourire faussement innocent. Dieu merci, Andrew choisit cet instant pour lâcher un juron, et tous deux reportèrent leur attention sur lui.

— Ça va ? demanda Billie.

— Une écharde, répondit-il avant de sucer l'extérieur de son auriculaire. Saloperie !

— Tu ne vas pas en mourir, jeta George.

Andrew le foudroya du regard.

— Oh, pour l'amour de Dieu ! s'écria George.

— Ne le provoque pas, lui souffla Billie.

George laissa échapper une espèce de grognement, mais il se contenta de croiser les bras, les yeux rivés sur son frère.

Billie se laissa glisser un peu plus près du rebord pour voir ce que faisait Andrew. Après avoir bloqué l'un des montants avec son pied, il se pencha pour attraper un barreau et, avec un grondement sonore, il souleva l'échelle. Elle oscilla – on ne pouvait demander l'impossible à un homme privé de l'usage d'un bras.

Heureusement, c'était un homme vigoureux et, au prix d'efforts considérables et de quelques jurons bien

sentis, il réussit à placer l'échelle contre le flanc du bâtiment.

— Merci, murmura George.

À son ton, Billie n'aurait su dire s'il remerciait son frère ou le Tout-Puissant.

Avec Andrew pour maintenir l'échelle, et en l'absence d'un chat qui vous file entre les jambes, la descente fut beaucoup plus facile que lors de leur première tentative.

Mais au prix de quelle douleur ! Billie en avait le souffle coupé. À chaque barreau, elle était obligée de peser plus ou moins sur sa cheville blessée. Lorsqu'elle atteignit le troisième barreau avant le sol, elle dut se mordre la lèvre pour ne pas laisser échapper un sanglot.

Des mains solides se refermèrent alors autour de sa taille.

— Je te tiens, dit George.

Et elle se laissa tomber.

Billie souffrait plus qu'elle ne le laissait voir, avait deviné George. Mais il n'en prit réellement la mesure que lorsqu'ils commencèrent à descendre. Il envisagea brièvement de la prendre sur son dos, puis jugea plus prudent de la précéder. Quand il eut descendu trois échelons, il la regarda poser d'abord son pied valide sur l'échelle, puis son pied blessé. Elle resta un moment immobile, réfléchissant sans doute à la meilleure façon d'aborder les échelons suivants.

— À ta place, je descendrais sur mon bon pied, suggéra-t-il, et je m'agripperais aux montants pour soulager l'autre.

Elle acquiesça d'un bref hochement de tête et suivit son conseil. Une fois en équilibre sur son bon pied, c'est en expirant entre ses dents qu'elle leva l'autre. George comprit qu'elle avait retenu son souffle.

Il ne recula pas aussitôt, conscient qu'il devait rester le plus près possible d'elle au cas où elle tomberait. Ce qu'il n'excluait pas, car sa cheville paraissait très faible.

— Peut-être que si j'essayais le contraire... hasarda-t-elle d'une voix entrecoupée.

— J'évitais, si j'étais toi, dit-il d'une voix unie, volontairement humble.

Billie n'appréciait que rarement qu'on lui dise ce qu'elle devait faire. Ce que George était bien placé pour comprendre.

— Mieux vaut que le pied le plus bas ne soit pas le plus faible, continua-t-il. Ta jambe pourrait céder et...

— Bien sûr.

Sa sécheresse ne devait rien à la colère. C'était le ton de quelqu'un qui a concédé un point et n'a aucune envie d'entendre davantage d'arguments.

C'était un ton dont lui-même usait souvent. Enfin, dans la mesure où il daignait concéder des points.

— Tu vas y arriver, assura-t-il. Je sais que c'est douloureux.

— Très douloureux, admit-elle.

Il esquissa un sourire. Sans trop savoir pourquoi, il fut heureux qu'elle ne puisse voir son expression.

— Je ne te laisserai pas tomber.

— Tout va bien, là-haut ? cria Andrew.

— Dis-lui de se taire, gronda Billie.

George ne put retenir un petit rire.

— Mlle Bridgerton te prie de la fermer, lança-t-il à son frère.

Andrew éclata de rire.

— C'est que tout va bien, alors.

— Je ne dirais pas cela, grommela Billie qui, avec un halètement, descendit un échelon supplémentaire.

— Tu es presque à la moitié, déclara George d'un ton encourageant.

— Tu mens, mais je te remercie sincèrement de me manifester ton soutien.

George sourit, en sachant pourquoi cette fois. Si Billie était un fléau la plupart du temps, elle conservait toujours son sens de l'humour.

— Disons que tu es à la moitié de la moitié.

— Quel optimiste tu fais, marmonna-t-elle.

L'échelon suivant fut négocié sans incident, et George s'aperçut que leur conversation distrayait utilement Billie.

— Tu vas y arriver...

— Tu l'as déjà dit.

— Cela vaut la peine de le répéter.

— Je crois que...

Elle siffla, puis retint manifestement son souffle lorsqu'elle chercha du pied le barreau inférieur. Tout son corps frémit avant qu'elle ne recouvre l'équilibre.

— Je crois, articula-t-elle, que je ne t'ai jamais vu te montrer aussi aimable avec moi.

— Je pourrais en dire autant, répliqua-t-il.

Elle était arrivée à la moitié de l'échelle.

— Touché !

— Il n'y a rien de plus revigorant qu'un adversaire digne de ce nom, poursuivit-il, se rappelant toutes les fois où ils s'étaient livrés à des joutes verbales.

Il n'était pas facile d'avoir le dessus dans une conversation avec Billie, aussi était-il toujours ravi lorsqu'il l'emportait.

— Je ne suis pas certaine que ce soit vrai sur le...
Ouille !

Elle serra un instant les dents avant de reprendre :

— ... sur le champ de bataille. Dieu que ça fait mal !

— Je sais, dit-il, compatissant.

— Non, tu ne sais pas.

— C'est vrai, concéda-t-il en souriant.

Un bref hochement de tête, et elle descendit un autre degré. Puis, parce qu'elle s'appelait Billie Bridgerton et était par conséquent incapable de laisser de côté un point non résolu, elle reprit :

— Sur le champ de bataille, je pense que je trouverais stimulant un adversaire digne de ce nom.

— Stimulant ? répéta-t-il, ne serait-ce que pour l'encourager à parler.

— Mais pas revigorant.

— L'un mènerait à l'autre, déclara George, quand bien même il n'avait pas d'expérience directe.

Ses seuls combats s'étaient tenus dans des salles d'armes ou sur des rings de boxe, où le risque le plus sérieux était un accroc à sa fierté. Après avoir descendu un échelon pour laisser un peu d'espace à Billie, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule à Andrew, qui paraissait siffloter en attendant.

— Besoin d'aide ? s'enquit ce dernier quand il croisa son regard.

George secoua la tête et reporta son attention sur Billie.

— Tu es presque en bas.

— S'il te plaît, dis-moi que tu ne mens pas cette fois.

— Je ne mens pas.

Et c'était vrai. Négligeant les deux derniers échelons, George sauta à terre et attendit qu'elle fût assez proche pour qu'il puisse la soulever dans ses bras.

— Je te tiens, murmura-t-il un instant plus tard.

Il la sentit s'amollir légèrement. Pour la première fois de sa vie sans doute, elle permettait à quelqu'un de la prendre en charge.

— Bien joué ! lança joyeusement Andrew. Ça va, ma petite Billie ?

Elle hocha la tête. Mais elle avait la mâchoire toujours contractée et, à en juger par les mouvements convulsifs de sa gorge, il était évident qu'elle luttait pour ne pas pleurer.

— Espèce de petite idiote, murmura George.

Il sut alors qu'elle n'allait pas bien car elle ne protesta pas. Pire, même, elle s'excusa, ce qui lui ressemblait si peu que c'en était presque alarmant.

— Rentrons à la maison, décréta George.

— Voyons d'abord cette cheville, suggéra Andrew d'une voix toujours incongrûment joyeuse.

Après lui avoir ôté son bas, il émit un sifflement et déclara d'un ton admiratif :

— Eh bien, Billie, tu ne t'es pas ratée !

— Tais-toi, ordonna George.

Mais son frère se contenta d'un haussement d'épaules.

— Elle n'a pas l'air cassée...

— Elle n'est pas cassée, certifia Billie.

— Il n'empêche, tu en as pour une semaine au bas mot.

— Peut-être pas aussi longtemps, intervint George.

Même s'il était plutôt d'accord avec le diagnostic d'Andrew, il ne voyait pas l'intérêt de débattre de l'état de Billie. Ils ne pouvaient rien dire qu'elle ne sût déjà.

— Nous y allons ?

Fermant les yeux, Billie hocha la tête.

— Il faudrait remettre l'échelle à sa place, murmura-t-elle.

George resserra son étreinte et prit la direction d'Aubrey Hall, où vivaient les parents et les trois jeunes frères et sœur de Billie.

— Nous nous en occuperons demain.

— Merci, dit-elle.

— Pour quoi ?

— Pour tout.

— Cela recouvre beaucoup de choses, commenta-t-il, ironique. Tu es sûre d'avoir envie d'être à ce point redevable ?

— Tu es bien trop gentleman pour me demander des comptes.

George ne put s'empêcher de rire. Elle avait sans doute raison, même s'il ne l'avait jamais traitée comme

aucune femme de sa connaissance. Et il n'était pas le seul.

— Tu pourras quand même venir dîner ce soir ? s'enquit Andrew, qui leur avait emboîté le pas.

Billie tourna la tête vers lui d'un air distrait.

— Pardon ?

— Tu n'as quand même pas pu oublier ! s'exclama-t-il en plaquant la main sur son cœur. La famille Rokesby fête le retour du fils prodigue...

— Tu n'es pas le fils prodigue, le coup a George.

— *Un* fils prodigue, rectifia Andrew avec bonne humeur. Je suis resté au loin pendant des mois. Des années, même.

— Pas des années, fit remarquer George.

— Pas des années, acquiesça Andrew. Mais ça a paru long, non ?

Il se pencha vers Billie, suffisamment près pour lui donner un léger coup de coude.

— Je t'ai manqué, hein, ma biquette ? Allez, admetts-le.

— Laisse-la respirer, dit George avec irritation.

— Oh, ça ne la dérange pas !

— Laisse-*moi* respirer.

— Là, c'est tout à fait différent, répliqua Andrew en riant.

George, qui commençait à froncer les sourcils, releva brusquement la tête.

— Comment l'as-tu appelée, à l'instant ?

— Il aime bien me comparer à une chèvre, expliqua Billie, du ton indifférent de celle qui a renoncé à se vexer.

George la regarda, puis regarda son frère, avant de secouer la tête. Il n'avait jamais compris leur sens de l'humour. Peut-être parce qu'il n'avait jamais eu l'occasion d'être associé à leurs jeux. Il s'était toujours senti à l'écart des autres enfants, aussi bien Rokesby que

Bridgerton. En raison de son âge – il avait cinq ans de plus qu’Edward, qui venait juste après lui –, mais aussi de son statut. Il était l’aîné, l’héritier. Comme son père ne manquait jamais de le lui rappeler, il avait des responsabilités. Il était hors de question qu’il gambade dans la campagne toute la journée, qu’il grimpe aux arbres et se brise quelques os.

Il y avait à peine un an d’écart entre Edward, Mary et Andrew Rokesby. Billie ayant quasiment le même âge que Mary, tous les quatre avaient formé une petite bande d’inséparables. Comme une lieue à peine séparait les deux maisons, les enfants se retrouvaient le plus souvent à mi-chemin. Soit près du ruisseau qui délimitait les deux domaines, soit dans la cabane que lord Bridgerton avait fait construire, sur les instances de Billie, dans le vieux chêne qui se dressait près de l’étang aux truites. La plupart du temps, George ignorait à quelles polissonneries ils s’étaient livrés, mais ses frères et sa sœur revenaient à la maison sales, affamés et d’humeur joyeuse.

Il n’était pas jaloux. En toute honnêteté, il les trouvait plus agaçants qu’autre chose. Ce dont il avait envie quand il rentrait de l’école, c’était de traîner avec ces gamins débrouillés dont le plus âgé n’avait pas dix ans.

Il lui était néanmoins arrivé d’éprouver une certaine nostalgie. Comment aurait-ce été si lui-même avait eu un cercle aussi étroit de camarades de jeux ? Il n’avait pas eu de véritable ami de son âge jusqu’à son départ pour Eton, à douze ans. Il n’y avait tout simplement personne dans son entourage avec qui il aurait pu se lier.

Mais cela n’avait plus guère d’importance maintenant qu’ils étaient tous adultes. Edward était dans l’armée, Andrew dans la marine, et Mary mariée à un ami de George, Felix Maynard. Billie aussi était majeure, mais

elle restait Billie. Elle vagabondait toujours sur les terres de son père, montait toujours son cheval trop fougueux comme si elle avait des os d'acier et continuait d'adresser son sourire éclatant aux villageois qui l'adoraient.

Quant à lui... sans doute était-il toujours lui-même. Toujours héritier en titre, toujours soucieux de se préparer à ses responsabilités alors même que son père ne lui en confiait aucune, toujours condamné à ne rien faire pendant que ses frères prenaient les armes pour défendre l'Empire.

En s'adressant à Billie, son frère ramena l'attention de George sur la jeune femme qu'il tenait dans ses bras.

— Nous devrions t'emmener à Crake House, lui dit-il. C'est plus près, et du coup, tu pourrais rester pour le dîner.

— Elle est blessée, lui rappela George.

— Pfff... Depuis quand cela l'arrête-t-il ?

— Et elle n'est pas vêtue convenablement.

George jouait les donneurs de leçons et il le savait. Mais il se sentait inexplicablement irrité et, vu son état, il pouvait difficilement s'en prendre à Billie.

— Je suis sûr qu'elle peut trouver quelque chose à se mettre dans la garde-robe de Mary, rétorqua Andrew. Elle n'a pas tout emporté lorsqu'elle s'est mariée, je suppose ?

— Non, confirma Billie. Elle a même laissé beaucoup de choses, ajouta-t-elle, sa voix assourdie par la poitrine de George.

Il trouva curieuse cette sensation de percevoir le son par l'intermédiaire de son propre corps.

— C'est donc réglé, conclut Andrew. Tu assisteras au dîner et tu resteras pour la nuit.

George ne put s'empêcher de lui décocher un regard agacé.

— Je resterai pour le dîner, acquiesça Billie, qui tourna la tête afin que sa voix ne soit plus étouffée par le torse de George. Mais ensuite, je rentrerai chez moi. Je préfère de beaucoup dormir dans mon propre lit, si cela ne te dérange pas.

George trébucha.

— Ça va ? demanda Andrew.

— Ce n'est rien, marmonna George.

Puis, sans savoir pourquoi, il se sentit obligé d'ajouter :

— C'est juste un de ces moments où l'une de tes jambes devient brusquement faible et fléchit un peu.

Andrew lui jeta un regard empreint de curiosité.

— Juste un de ces moments, hein ?

— Ferme-la, répliqua George, ce qui ne réussit qu'à faire rire Andrew.

— Moi aussi, ça m'arrive, déclara alors Billie en le regardant, un sourire flottant sur les lèvres. Quand on est fatigué et qu'on ne s'en rend pas compte. Et alors, votre jambe vous prend par surprise.

— Exactement.

Elle sourit de nouveau, un sourire complice, et George nota – pas pour la première fois, constata-t-il avec étonnement – qu'elle était plutôt jolie.

Elle avait de beaux yeux d'un brun profond, toujours chaleureux, indépendamment de la colère qui pouvait s'y tapir. Et sa peau était d'une blancheur remarquable pour quelqu'un qui passait autant de temps au grand air, même si quelques taches de rousseur fleurissaient sur son nez et ses joues. George ne se rappelait pas si elle les avait plus jeune. Il n'avait jamais vraiment prêté attention aux éphélides de Billie Bridgerton.

Ni même à Billie Bridgerton. Du moins, il avait essayé. Elle était, et avait toujours été, plutôt difficile à ignorer.

— Qu'est-ce que tu regardes ? s'enquit-elle.

George ne voyait pas de raison de mentir.

— Tes taches de rousseur.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elles sont là, répondit-il avec un haussement d'épaules.

Elle se mordit la lèvre, et il crut que la conversation s'arrêterait là. Mais elle lâcha de manière plutôt abrupte :

— Je n'en ai pas tant que cela. Soixante-six, précisa-t-elle lorsqu'il haussa les sourcils.

De surprise, il faillit s'immobiliser.

— Tu les as comptées ?

— Je n'avais rien d'autre à faire. Il faisait un temps affreux et je ne pouvais pas sortir.

George ne s'avisa pas d'évoquer la broderie, l'aquarelle ou toute autre activité d'intérieur auxquelles s'adonnaient les dames de sa connaissance.

— J'en ai probablement un peu plus maintenant, admit Billie. Le printemps a été prodigieusement ensoleillé.

Andrew, qui avait pris de l'avance et que George venait juste de rattraper, se mêla à la conversation.

— De quoi parlons-nous donc ?

— De mes taches de rousseur, répondit Billie.

— Seigneur, ce que tu peux être ennuyeuse !

— Peut-être que je m'ennuie, riposta Billie.

— Ou les deux.

— Ce doit être la compagnie.

— J'ai toujours pensé que George était assommant, avoua Andrew.

— C'est de toi que je parlais, rétorqua Billie alors que George levait les yeux au ciel.

Andrew eut un sourire jusqu'aux oreilles.

— Comment va cette cheville ?

— Elle me fait mal.

— Plus ? Moins ?

Après réflexion, Billie répondit :

— Pareil. Non, moins, je suppose, puisque je ne m'appuie pas dessus. Encore merci, George.

— Je t'en prie.

Malgré lui, il avait répondu d'un ton légèrement brusque. Il n'avait pas vraiment sa place dans leur conversation. Il ne l'avait jamais eue.

Ils parvinrent à un embranchement et George prit à droite, en direction de Crake House. La maison était effectivement plus proche, et avec Andrew et son bras en écharpe, il allait devoir porter Billie jusqu'au bout.

— Je ne suis pas trop lourde ? s'inquiéta-t-elle, l'air ensommeillée.

— Cela n'aurait guère d'importance si tu l'étais.

— Franchement, George, quoi d'étonnant à ce que tu manques de compagnie féminine ? gémit Andrew. C'était une invitation évidente à dire : « Bien sûr que non, tu es aussi légère qu'un pétale de rose. »

— Pas du tout, contra Billie.

— Mais si, insista Andrew. C'est juste que tu n'en étais pas consciente.

— Je ne manque pas de compagnie féminine, protesta George.

— Oh, évidemment que non ! répliqua Andrew, sarcastique. N'as-tu pas Billie dans les bras ?

— J'ai l'impression que tu viens de m'insulter, dit-elle.

— Absolument pas, ma grande. C'est une simple constatation.

— Quand reprends-tu la mer ?

Andrew lui coula un regard espiègle.

— Je te manquerai.

— Je ne crois pas.

Mais tous les trois savaient qu'elle mentait.

— De toute manière, tu auras George, déclara Andrew en se penchant pour repousser une branche basse. Vous faites la paire, tous les deux.

— Tais-toi, lui intima Billie, ce qui était bien plus courtois que ce que George laissa échapper.

Andrew pouffa, et tous trois poursuivirent leur chemin dans un silence amical. On n'entendait plus que le frissonnement des feuilles nouvellement écloses caressées par une brise légère.

— Tu n'es pas trop lourde, déclara soudain George.

Avec un bâillement, Billie remua légèrement entre ses bras pour le regarder.

— Qu'as-tu dit ?

— Que tu n'étais pas trop lourde.

Il haussa les épaules. Il ignorait pourquoi, mais il lui avait semblé important de le dire.

— Oh...

Elle battit des paupières, l'air à la fois perplexe et contente.

— Je te remercie.

Andrew s'esclaffa. Pour quelle raison ? George aurait été bien en peine de le dire.

— Oui, reprit Billie.

— Je te demande pardon ?

— Oui, il se moque de nous, expliqua-t-elle, répondant à la question que George n'avait pas posée.

— C'était bien mon impression.

— Il est bête, ajouta-t-elle avec un soupir.

C'était toutefois un soupir affectueux. Jamais les mots « il est bête » n'avaient été chargés d'autant de tendresse.

— Mais c'est bien de l'avoir à la maison, fit remarquer George.

C'était la vérité. Pendant des années, ses frères l'avaient exaspéré, et Andrew tout particulièrement. Toutefois,

maintenant qu'ils vivaient au-delà des confins du Kent et de Londres, ils lui manquaient. Et il les enviait.

— Oui, c'est bien, acquiesça Billie avec un sourire nostalgique. Même si je ne le lui avouerai jamais.

— Oh non, surtout pas !

Leur complicité la fit rire, puis elle bâilla de nouveau.

— Désolée, marmonna-t-elle.

Mais elle pouvait difficilement dissimuler sa bouche derrière sa main alors qu'elle avait les bras noués autour du cou de George.

— Cela ne t'ennuie pas si je ferme les yeux ?

Une émotion étrange, inconnue, naquit dans la poitrine de George. Comme une envie de la protéger.

— Pas de problème, répondit-il.

Elle lui adressa un sourire ensommeillé.

— Je n'ai jamais eu de problème pour m'endormir.

— Jamais ?

Quand elle secoua la tête, ses cheveux, qu'aucune épingle ne parvenait jamais à dompter, chatouillèrent le menton de George.

— Je peux dormir n'importe où, affirma-t-elle.

Elle somnola le reste du chemin, et George ne s'en formalisa pas le moins du monde.

Billie était née dix-sept jours après Mary Rokesby. Et, selon leurs parents, elles étaient devenues les meilleures amies du monde à l'instant où elles avaient été placées dans le même berceau, le jour de la visite rituelle du mardi matin de lady Bridgerton à lady Manston.

Pourquoi sa mère avait-elle jugé nécessaire d'emmener son bébé d'à peine deux mois alors qu'il y avait une nourrice parfaitement capable à Aubrey Hall ? Si Billie n'en était pas certaine, elle soupçonnait que sa capacité à se retourner, à l'âge étonnamment précoce de six semaines, y était pour beaucoup.

Lady Bridgerton et lady Manston étaient des amies dévouées et loyales. Billie ne doutait pas que chacune aurait donné sa vie pour l'autre, ou pour l'un des enfants de l'autre. Il n'empêche que leur relation comportait depuis toujours un solide élément de compétition.

Pour Billie, ses prouesses étonnantes dans l'art de se retourner devaient moins, soupçonnait-elle, à son génie personnel qu'à l'extrémité de l'index de sa mère contre son épaule. Mais, comme le soulignait cette dernière, il n'y avait pas de témoins.

En revanche, ce dont les deux mères, ainsi qu'une servante, avaient bel et bien été témoins, c'est que lorsque Billie avait été déposée dans le grand berceau

de Mary, elle avait aussitôt saisi la main minuscule de cette dernière. Et lorsque leurs mères avaient essayé de les séparer, toutes deux avaient poussé des cris déchirants.

Sa mère avait raconté à Billie qu'elle avait été tentée de la laisser à Crake House pour la nuit, puisque c'était la seule manière de calmer les deux nourrissons.

Cette première matinée avait auguré des années à venir. Billie et Mary, quoique différentes, étaient devenues inséparables.

Alors que Billie était intrépide, Mary était prudente. Pas timorée, juste prudente. Elle regardait toujours avant de sauter. Billie regardait, elle aussi, mais elle avait tendance à être bien plus distraite.

Après quoi elle sautait haut et loin, et l'emportait le plus souvent sur Edward et sur Andrew. Ceux-ci avaient été plus ou moins obligés de l'accepter comme amie lorsqu'ils s'étaient aperçus que : *primo*, Billie les suivrait jusqu'au bout de la terre ; sauf que, *secundo*, elle y parviendrait probablement avant eux. Et avec Mary sur ses talons – une fois que celle-ci aurait évalué avec soin les dangers potentiels.

C'est ainsi qu'ils avaient formé un quatuor composé de trois têtes brûlées et d'une tête pensante.

Car il leur arrivait d'écouter Mary. Sans doute était-ce la seule raison pour laquelle tous avaient atteint l'âge adulte sans être définitivement estropiés.

Toutes les bonnes choses ayant, hélas, une fin, Edward et Andrew avaient quitté la maison quelques années plus tard. Puis Mary était tombée amoureuse, s'était mariée et était partie, elle aussi. Si Billie et elle s'écrivaient régulièrement, toutefois ce n'était pas la même chose.

Néanmoins, Billie considérait toujours Mary comme sa meilleure amie. En conséquence, lorsqu'elle se

retrouva à Crake House en pantalons, chemise et veste plutôt poussiéreux, elle n'eut aucun scrupule à fouiller dans la garde-robe de Mary, afin d'y dénicher une tenue adaptée à un dîner en famille.

La plupart des robes étaient un rien démodées, mais peu lui importait. Pour dire la vérité, elle ne l'aurait même pas remarqué si la femme de chambre qui l'aidait à s'habiller ne lui avait présenté des excuses.

De toute façon, les toilettes de Mary étaient plus élégantes que tout ce qu'elle-même possédait dans sa propre garde-robe.

Le problème, selon Billie, se situait plutôt du côté de la longueur de la jupe. Mary était plus grande qu'elle, ce qui avait toujours agacé Billie et amusé son amie. Il lui avait toujours semblé qu'elle aurait dû être la plus grande des deux.

Cela dit, comme elle ne pouvait pas marcher, l'excès de tissu ne revêtait pas une importance cruciale.

Les robes de Mary étaient également trop larges au niveau de la poitrine, et Billie se contenta de glisser deux mouchoirs dans le corsage. Et s'estima heureuse d'avoir mis la main sur une robe relativement simple, d'un vert sombre qui mettait son teint en valeur, trouvait-elle.

La femme de chambre piquait les dernières épingles dans sa chevelure lorsqu'on frappa à la porte de l'ancienne chambre de Mary dans laquelle elles s'étaient installées.

— George ! s'exclama-t-elle, surprise, lorsque la haute silhouette s'encadra sur le seuil.

Il portait une élégante redingote bleu nuit, qui aurait certainement été assortie à ses yeux s'il avait fait grand jour. Les boutons dorés, qui étincelaient à la lueur des bougies, ajoutaient à son allure royale.

Il s'inclina, discrètement cérémonieux.

— Milady, je suis venu vous aider à descendre au salon.

— Ah...

Pourquoi était-elle étonnée ? Andrew pouvait difficilement lui rendre ce service, et son propre père, qui devait être arrivé, n'avait plus autant de forces qu'autrefois.

— Si tu préfères, poursuivit George, nous pouvons appeler un valet de pied.

— Non, bien sûr que non.

Ç'aurait été trop embarrassant. Au moins, elle connaissait George. Et puis, il l'avait déjà portée.

Il entra dans la chambre et s'approcha de la coiffeuse, les mains nouées dans le dos.

— Comment va ta cheville ?

— Encore assez douloureuse, admit-elle. Mais je l'ai bandée avec un large ruban, et ça semble me soulager.

— Un ruban ? répéta-t-il, une lueur amusée dans ses prunelles.

Sous le regard atterré de la servante, Billie releva sa longue jupe, dévoilant sa cheville entourée d'un pimpant ruban rose.

— Très élégant, commenta George.

— Je ne voyais pas l'utilité de réduire un drap en charpie alors que ce ruban faisait très bien l'affaire.

— L'esprit toujours pratique.

— J'aime à le penser, répliqua Billie d'un ton léger.

Puis elle fronça les sourcils. Qui sait, ce n'était peut-être pas un compliment ?

— Eh bien, dit-elle en chassant un grain de poussière invisible sur son bras, il s'agit de tes draps, de toute manière. Tu devrais me remercier.

— Ce que je fais. Oui, ajouta-t-il lorsqu'elle étrécit les yeux, je me moque de toi. Mais juste un peu.

Billie releva le menton.

— À partir du moment où ce n'est qu'un peu.

— Je n’oserais pas aller plus loin, répliqua-t-il, avant de se pencher vers elle. En tout cas, pas en ta présence.

Billie jeta un regard à la femme de chambre. Celle-ci paraissait scandalisée par cet échange.

— Plus sérieusement, Billie, reprit George, tu es certaine de te sentir assez bien pour descendre dîner ?

Billie accrochait une des boucles d’oreilles empruntées, elles aussi, à Mary.

— Il faut bien que je mange. Autant le faire en bonne compagnie.

George sourit.

— Voilà trop longtemps que nous n’avons pas réuni tout le monde – du moins, tous ceux qui seront là ce soir.

Billie hocha la tête, soudain nostalgique. Lorsqu’elle était enfant, les Rokesby et les Bridgerton dînaient ensemble plusieurs fois par mois. Avec neuf enfants au total, les dîners, les déjeuners et autres occasions festives qui les réunissaient ne pouvaient être que bruyants et tumultueux.

Puis les garçons étaient partis l’un après l’autre pour Eton. D’abord George, suivi d’Edward et d’Andrew. À présent, les deux jeunes frères de Billie, Edmund et Hugo, y étaient pensionnaires, ainsi que Nicholas, le plus jeune Rokesby. Mary vivait dans le Sussex avec son mari, et il ne restait plus sur place que Billie et sa sœur Georgiana. Laquelle, bien que tout à fait charmante, ne pouvait être, à quatorze ans, la compagne idéale d’une femme de vingt-trois.

Et il restait George, bien sûr. Mais le gentleman célibataire et convoité qu’il était partageait son temps entre le Kent et Londres.

— Un shilling pour tes pensées, dit-il.

Billie secoua la tête.

— Elles ne valent même pas un penny, je le crains. Ce ne sont que des larmoiements.

— Des larmoiements ? Toi ? Il faut que j'en sache davantage.

— Nous sommes si peu, maintenant, expliqua-t-elle après une hésitation. Alors que nous étions tellement nombreux.

— Nous le sommes toujours, fit-il remarquer.

— Je sais, mais nous nous retrouvons si rarement. Cela me rend triste.

Elle n'en revenait pas de se montrer aussi franche avec George. Cela dit, la journée avait été si bizarre, si éprouvante, peut-être était-elle un peu moins sur ses gardes.

— Nous nous retrouverons de nouveau tous ensemble, déclara-t-il hardiment. J'en suis certain.

— T'a-t-on confié pour mission de me remonter le moral ? s'enquit Billie en arquant un sourcil.

— Ta mère m'a offert trois livres.

— Quoi ?

— Je plaisante.

Elle le foudroya du regard, quoique sans conviction.

— Allez, viens, je te porte jusqu'au rez-de-chaussée.

Joignant le geste à la parole, il s'inclina pour la soulever dans ses bras. Mais alors qu'il esquissait un geste vers la droite, Billie se pencha à gauche, et leurs têtes se heurtèrent.

— Aïe ! Désolé, murmura-t-il.

— Non, c'est ma faute.

— Attends, je vais...

Il glissa un bras derrière son dos et l'autre sous ses jambes, d'une manière presque maladroite et embarrassée, ce qui était d'autant plus curieux qu'il l'avait portée sur plus d'un quart de lieue quelques heures plus tôt.

Il la souleva et la femme de chambre, qui se tenait à côté de la coiffeuse, s'écarta précipitamment quand les jambes de Billie décrivirent un large arc de cercle.

— Si tu voulais bien me serrer un peu moins le cou ? demanda George.

— Oh, excuse-moi ! C'est pourtant comme cet après-midi.

Elle desserra un peu son étreinte tandis qu'il se dirigeait vers le couloir.

— Non, pas vraiment.

Il n'avait peut-être pas tort. Elle s'était sentie tellement à l'aise lorsqu'il l'avait portée dans la forêt. Bien plus qu'elle n'en avait le droit dans les bras d'un homme qui n'était pas un membre de sa famille. Alors que ce soir, elle ressentait la situation comme épouvantablement gênante. Elle avait une conscience aiguë de la proximité de George, de la chaleur qui émanait de son corps. Le col de sa redingote était pourtant haut, mais elle fut troublée lorsqu'une boucle de ses cheveux lui frôla la main.

— Quelque chose ne va pas ? s'enquit-il comme il atteignait l'escalier.

— Non, répondit-elle, avant de s'éclaircir la voix. Pourquoi cette question ?

— Tu ne cesses de t'agiter depuis que nous sommes sortis de la chambre.

— Ma cheville me fait mal, c'est tout.

Dieu merci, elle n'était pas restée en peine d'explication. Dommage que celle-ci fût tout sauf pertinente.

George s'arrêta en haut de l'escalier et la fixa d'un regard soucieux.

— Tu es sûre de vouloir assister au dîner ?

— Certaine. Pour l'amour du Ciel, je suis là ! Je ne vais pas rester en quarantaine dans la chambre de Mary, ce serait ridicule.

— Ce ne serait pas vraiment une quarantaine.

— Pour moi, ce serait du pareil au même, maugréat-elle.

— Tu n'aimes pas rester seule ? demanda-t-il après l'avoir dévisagée avec une curieuse expression.

— Pas quand les autres s'amuse sans moi, rétorqua-t-elle.

Il demeura un moment silencieux, la tête inclinée de côté, la mine songeuse.

— Et le reste du temps ?

— Je te demande pardon ?

— Lorsque le monde ne se réunit pas sans toi, précisa-t-il d'un ton vaguement condescendant. Cela t'ennuie d'être seule ?

Déconcertée, Billie le regarda en silence. Qu'est-ce qui diable l'incitait à l'interroger ainsi ?

— Ce n'est pas une question difficile, reprit-il avec, dans la voix, une pointe de provocation.

— Non, finit-elle par répondre, cela ne m'ennuie pas d'être seule.

Elle pinça les lèvres, vaguement irritée. Et irritable, aussi. Il faut dire qu'il lui posait des questions qu'elle-même ne s'était jamais posées. Soudain, sans même avoir eu l'intention de parler, elle s'entendit dire :

— Je n'aime pas...

— Quoi ?

Elle secoua la tête, renonçant à poursuivre.

— Tu n'aimes pas quoi ? insista-t-il.

— Je n'aime pas être enfermée, admit-elle après avoir soupiré. Je peux passer toute une journée sans la moindre compagnie si je suis dehors. Ou, à la rigueur, dans le grand salon, où les fenêtres sont hautes et laissent entrer beaucoup de lumière.

Il hocha lentement la tête, comme pour acquiescer.

— Tu ressens la même chose, toi aussi ? hasarda-t-elle.

— Pas du tout.

Au temps pour elle ! Apparemment, mieux valait qu'elle s'abstienne d'interpréter les gestes de George.

— Je me plais assez en ma propre compagnie, continua-t-il.

— Ça, j'en suis certaine.

— Je croyais que ce soir, nous évitions de nous insulter, dit-il avec un demi-sourire.

— Ah bon ?

— Figure-toi que je suis en train de te porter dans un escalier. Tu serais bien inspirée de t'adresser aimablement à moi.

— Je me le tiens pour dit.

Ils étaient arrivés sur le palier intermédiaire. Alors que Billie pensait que la conversation était terminée, il reprit :

— L'autre jour, il a plu toute la journée, sans discontinuer...

Billie savait de quel jour il parlait. Ç'avait été abominable. Elle avait eu l'intention de sortir sur sa jument, Argo, afin d'aller inspecter les clôtures à l'extrémité sud du domaine Et peut-être de s'arrêter à l'endroit où poussaient des fraises des bois. Il était un peu tôt pour les fruits, mais elle était curieuse d'estimer sa future récolte.

— Je suis resté à l'intérieur, bien sûr, poursuivit George. Je n'avais pas de raison de sortir.

Même si elle ne comprenait pas très bien où il voulait en venir, Billie jugea plus aimable de lui donner la réplique.

— À quoi t'es-tu occupé ?

— J'ai lu, répondit-il, l'air satisfait. Je suis resté assis dans mon bureau et j'ai lu un livre entier, du début à la fin. Je n'avais pas passé une journée aussi agréable depuis longtemps.

— Tu devrais sortir davantage, fit-elle remarquer, pince-sans-rire.

Il l'ignora.

— Ce que je veux dire, c'est que j'ai passé la journée « enfermé » et que c'était délicieux.

— Ma foi, ça prouve simplement que j'ai raison.

— Parce que nous cherchons à prouver quelque chose ?

— Nous cherchons toujours à prouver quelque chose, George.

— Et nous comptons les points ? murmura-t-il.

Toujours. Billie se garda cependant de le dire à voix haute. Ç'aurait semblé puéril et mesquin. Pire, on aurait pu croire qu'elle s'efforçait d'être une autre. Ou plutôt, qu'elle était cette autre, mais que la société refuserait toujours de le reconnaître. Il était lord Kennard, elle était Sybilla Bridgerton et quand bien même elle aurait avec joie confronté sa force d'âme à la sienne, elle ne se faisait pas d'illusions. Elle savait comment marchait le monde. Ici, dans son petit coin du Kent, elle régnait sur son domaine ; en revanche, lors de n'importe quelle confrontation se produisant hors du cercle familial de Crake House et d'Aubrey Hall... George Rokesby gagnerait. Toujours. Et dans le cas contraire, il donnerait quand même l'impression d'avoir gagné.

Et contre cela, il n'y avait rien à faire.

— Je te trouve inhabituellement sérieuse, tout à coup, fit-il remarquer comme il posait le pied sur le parquet ciré du hall.

— Je pensais à toi, avoua-t-elle.

— Un défi, ou je ne m'y connais pas.

Ils arrivaient devant la porte ouverte du salon et il approcha la bouche de l'oreille de Billie.

— Et que je ne relèverai pas.

Elle s'apprêtait à répliquer mais, sans lui en laisser le temps, George franchit le seuil du salon.

— Bonsoir à tous, lança-t-il.

Si Billie avait eu le moindre espoir de faire une entrée discrète, elle dut y renoncer. Ils étaient les derniers. Sa mère était assise à côté de lady Manston sur le grand sofa, Georgiana, perchée sur une chaise voisine, avait l'air de s'ennuyer ferme ; quant aux hommes, ils s'étaient rassemblés près de la fenêtre. Lord Bridgerton et lord Manston discutaient avec Andrew, qui prenait avec un plaisir manifeste un verre de cognac de la main de son père.

— Billie ! s'exclama sa mère, qui se leva quasiment d'un bond. Dans ton message, tu parlais d'une simple entorse.

— C'est bien une entorse, confirma Billie. Il n'y paraîtra plus à la fin de la semaine.

George émit un ricanement narquois qu'elle choisit d'ignorer.

— Ce n'est rien, maman, assura-t-elle. J'ai connu pire.

Cette fois, ce fut Andrew qui émit un ricanement narquois, qu'elle ignora également.

— Avec une canne, elle aurait pu descendre seule, expliqua George en la déposant sur le sofa, mais il lui aurait fallu trois fois plus de temps. Ni elle ni moi n'avons assez de patience pour cela.

Quand son père s'esclaffa de bon cœur, Billie lui adressa un regard noir. Ce qui ne fit qu'accroître son hilarité.

— Est-ce l'une des robes de Mary ? s'enquit lady Bridgerton.

— Oui, je portais des pantalons.

Sa mère soupira, mais s'abstint de tout commentaire. Entre elles, c'était une bataille permanente, et une trêve

n'avait été conclue que par la promesse de Billie de se vêtir convenablement pour dîner, quand ils recevaient des visites, ou pour se rendre à l'église. En vérité, la liste était longue des événements qui l'obligeaient à s'habiller. Mais sa mère avait accepté qu'elle porte des pantalons lorsqu'elle s'occupait des affaires du domaine.

Pour Billie, ce n'était pas une mince victoire. Comme elle l'avait expliqué maintes fois, elle demandait simplement la permission de s'habiller de manière sensée lorsqu'elle vaquait à ses occupations. Les métayers la considéraient certainement comme excentrique, voire pire, mais elle savait qu'elle était aimée et respectée.

Leur affection lui avait été acquise naturellement. À en croire sa mère, Billie était venue au monde avec le sourire, et même enfant, elle était la préférée des gens du domaine.

Le respect, en revanche, elle avait dû le conquérir, et il lui tenait d'autant plus à cœur.

Billie savait que son frère Edmund hériterait un jour d'Aubrey Hall et de ses terres. De huit ans son cadet, c'était toutefois encore un enfant qui passait la plupart de son temps au collège. Leur père ne rajeunissant pas, il avait fallu que quelqu'un apprenne à gérer le vaste domaine familial. En outre, comme tout le monde l'admettait, Billie s'était révélée douée pour cette tâche.

Elle était restée fille unique pendant longtemps. Deux enfants nés après elle étaient morts en bas âge. Durant ces années de prière, d'espoir et d'attente d'un héritier, Billie était devenue une espèce de mascotte pour les locataires des fermes – le symbole vivant et souriant de l'avenir d'Aubrey Hall.

Contrairement à la plupart des filles de bonne famille, Billie avait toujours accompagné ses parents lorsqu'ils s'acquittaient de leurs devoirs. Lorsque sa mère apportait des paniers de victuailles à ceux qui étaient dans le

besoin, elle était à son côté et distribuait des pommes aux enfants. Quand son père allait dans les champs, on la trouvait le plus souvent à ses pieds, en train de déterrer des vers de terre tout en expliquant pourquoi, selon elle, il valait mieux semer du seigle plutôt que de l'orge dans cette parcelle peu ensoleillée.

On avait d'abord considéré avec amusement cette gamine de cinq ans pleine d'énergie, qui insistait pour peser le grain au moment de la collecte des loyers. Puis, peu à peu, sa présence était passée de constante à indispensable. À présent, on attendait d'elle qu'elle règle tous les problèmes du domaine. Si le toit d'un cottage fuyait, c'était elle qui s'assurait de la réparation. Si une récolte se révélait moins importante que prévu, elle s'efforçait d'en découvrir la raison.

De fait, elle tenait lieu de fils aîné à son père.

Si les autres jeunes femmes s'intéressaient à la poésie ou aux tragédies de Shakespeare, Billie lisait des manuels d'agriculture. Et elle adorait cela.

Il lui était difficile d'imaginer une vie qui lui aurait davantage convenu. Mais il fallait bien le dire, elle était plus facile à mener sans corset.

Même si cela provoquait le désespoir de sa mère.

— Il fallait que j'aille vérifier le système d'irrigation, expliqua Billie. Ça n'aurait pas été simple en robe.

— Je n'ai rien dit, se défendit lady Bridgerton.

— Sans parler de grimper dans cet arbre, intervint Andrew.

— Parce qu'elle est montée dans un arbre ? s'écria la mère de Billie.

— Pour voler au secours d'un chat, confirma Andrew.

— On peut supposer que si elle avait porté une robe, elle n'aurait pas tenté de monter dans l'arbre, observa George.

— Qu'est-il arrivé au chat ? voulut savoir Georgiana.

Billie se tourna vers sa sœur, dont elle avait presque oublié la présence.

— Je ne sais pas.

Georgiana se pencha vers elle, une lueur d'impatience dans ses yeux bleus.

— Eh bien, tu l'as sauvé ?

— Le cas échéant, c'est entièrement contre mon gré.

— Ce félin s'est révélé d'une rare ingratitude, déclara George.

S'esclaffant, le père de Billie lui asséna une claque virile dans le dos.

— George, mon garçon, nous devons t'offrir à boire. Tu l'as mérité, après toutes tes épreuves.

Billie en resta un instant bouche bée.

— Ses épreuves ? répéta-t-elle, ce qui lui valut un sourire suffisant de George, adressé à elle seule.

— La robe de Mary te va très bien, déclara lady Bridgerton, désireuse de ramener la conversation à des sujets plus convenables.

— Merci, répliqua Billie. J'aime assez ce vert.

Tout en parlant, elle fit courir ses doigts sur la dentelle qui soulignait le décolleté arrondi de manière très seyante.

— J'aime les jolies robes, se défendit-elle comme sa mère la fixait d'un air ébahi. C'est juste que je n'aime pas en porter lorsque ce n'est pas pratique.

— Et le chat ? insista Georgiana.

Billie lui coula un regard agacé.

— Je te l'ai dit, je ne sais pas ce qu'il est devenu. Et pour être honnête, c'était une horrible petite créature.

— Je confirme, déclara George en levant son verre.

— Je n'arrive pas à croire que vous portiez un toast à la mort d'un chat !